

de son cache-nez, de son pardessus, et sortait de cette lourde enveloppe en tenue de soirée, pantalon noir, gilet en cœur, cravante blanche et *siffler d'ébène*.

Le petit baron était bien changé depuis l'époque où il arrivait de province et faisait ses débuts dans l'existence des viveurs.

Depuis lors, il avait usé, hélas ! et même abusé de la vie parisienne et de ses plaisirs, au grand détriment de sa santé.

Il semblait maintenant l'ombre de lui-même.

Son corps frêle offrait une maigreur indescrivable.

Ses joues creuses et blafardes avaient une tache rouge sur chaque pommette.

Un large cercle de bistre entourait ses yeux caves et donnait à son visage une apparence navrante de dépérissement.

De minute en minute une petite quinte de toux sèche lui coupait la parole.

Bref, à le voir et à l'entendre, on ne lui aurait pas donné quinze jours à vivre, ce qui ne l'empêchait pas de se dire, et même, nous l'affirmons, de se croire un gaillard solide.

— Qu'est-ce qui est épatant, baron ? lui demanda Maurice.

— Avez-vous récolté un duel ? fit vivement Lamoureux. Alors nous travaillerons ensemble demain matin... Ah ! pécaire, je vous enseignerai le coup du commandeur... c'est ce coup-là qui est épatant !

Pascal eut une quinte et répondit :

— Point ne s'agit d'un duel...

— De quoi donc alors ?

— D'un crime... ou plutôt de deux crimes...

— De deux crimes... répétèrent plusieurs voix autour de la table.

— Oui, mes excellents bons... quelque chose de stupéfiant, d'obélisque, de catapultueux... et je m'y connais... Quand on a eu un ami guillotiné... Vous vous souvenez à Melun... ce pauvre Fabrice Leclère... une affreuse canaille d'ailleurs, mais un bien charmant garçon... on doit se connaître en crimes. C'est très chic, vous savez, d'avoir eu un ami guillotiné...

Maurice Vasseur avait involontairement tressailli et son visage était devenu un peu plus pâle que de coutume.

Il devinait sans peine de quoi il allait être question.

— Sapristi, Pascal, arrivez donc au fait ! cria l'anthrhyon. Vous voyez bien que ces dames sont sur les épinés...

Le petit baron reprit :

— J'y arrive au fait... Voici la chose... Je déguisais mon absinthe au café des Variétés, et je me disposais, mes excellents bons, à venir vous rejoindre, quand mon attention fut attirée par quelques mots que deux consommateurs prononçaient à côté de moi... Je prêtai l'oreille et je ne songai plus à partir...

— De quoi parlaient-ils donc, ces consommateurs si intéressants ?

— Du double crime, parbleu !...

— Où et quand a-t-il été commis, ce double crime ?

— A Paris, cette nuit... On a trouvé ce matin, à la Chapelle, rue Ernestine, dans une voiture de remise, le cadavre d'un homme assassiné, et dans le tombeau d'une famille russe, au cimetière du Père-Lachaise, le cadavre d'une femme également assassinée...

En entendant cette dernière phrase le comte Yvan, qui semblait s'absorber en une conversation avec un invité, avait subitement levé la tête, tandis qu'un qu'un petit frisson courait sur son épiderme.

— Au Père-Lachaise ! s'écrièrent les convives.

— Dans un tombeau ! Est-ce possible !... ajouta quelqu'un.

— Oui, messieurs, appuya Pascal de Landilly, dans un tombeau, parfaitement bien... Est-ce assez monumental, hein !

Maurice jouait la distraction, mais il écoutait, les sourcils froncés.

— C'est dans le tombeau d'une famille russe, avez-vous dit, monsieur ? demanda le comte Yvan.

— Oui, monsieur...

— Savez-vous le nom de cette famille ?

Pascal secoua la tête.

— On ne l'a pas prononcé... répondit-il.

XXXII

— Allons, allons, mon bon Pascal, dit le vicomte d'Arfeuilles, votre anecdote me fait l'effet d'un canard de haut vol... Elle est trop dramatique pour être vraisemblable...

— Pas du tout ! répliqua le petit baron. Le doute est impossible, mon très cher... Les deux causeurs donnaient des détails circonstanciés.

— Mais alors il doit être question de cela dans les journaux du soir...

— C'est bien possible.

— Nous allons nous en assurer.

Un maître d'hôtel reçut l'ordre d'aller chercher un journal et presque aussitôt apporta la *France*.

D'Arfeuilles déploya le numéro et le parcourut des yeux.

— M'y voici... dit-il.

Et il lut à haute voix la note suivante placée sous cette rubrique imprimée en gros caractères :

LE CRIME DU PERE-LACHAISE

DOUBLE ASSASSINAT

« Paris a été la nuit dernière le théâtre d'un double crime, d'autant plus effrayant qu'il est plus mystérieux.

« Ce matin, à l'heure même où des ouvriers marbriers se rendant à leur travail au cimetière du Père-Lachaise, et étonnés de voir un filet de sang couler sous la porte de bronze du tombeau d'une famille russe, trouvaient dans ce tombeau une femme tuée à coups de poignard, le palefrenier d'un loueur de voitures de la rue Ernestine (quartier de la Chapelle) découvrait dans une voiture rentrée pendant la nuit le cadavre d'un homme assassiné.

« Le parquet et la préfecture, aussitôt avisés ont fait une descente immédiate dans les deux endroits.

« Il résulte de la double enquête habilement conduite que le double crime a dû être commis par le même misérable.

« Des indices sûrs permettent de suivre la trace de ce scélérat, qui sera bientôt aux mains de la justice. »

Pendant cette lecture, Maurice sentait une sueur froide perler sur son front et mouiller la racine de ses cheveux. Sa respiration s'arrêtait dans sa gorge haletante, mais il avait une volonté de fer et trouvait le moyen de dissimuler à tous les yeux, à force d'énergie, un trouble capable de le trahir.

— Qu'ai-je à craindre, après tout ! se demanda-t-il en reprenant peu à peu son sang-froid. Absolument rien... Ces indices dont on parle n'existent pas... Je n'ai rien laissé derrière moi... Il est impossible de suivre ma trace.

— Doutez-vous encore, après cela, mes excellents bons ? s'écria Landilly triomphant. Vous voyez bien que j'avais raison, et que mes racontars étaient l'expression stricte de la vérité la plus littérale.

Personne ne songe à le nier, mon cher baron, répondit d'Arfeuilles ; mais vous auriez infiniment mieux fait de les garder pour vous, vos racontars... Ils ont produit la plus triste impression... Que nous importent des crimes, effroyables à coup sûr, mais dont nous ne connaissons pas les victimes ?... On prendra l'assassin, on le jugera, on le condamnera, on le guillotinerà, il ne l'aura pas volé et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes... Au diable les faits-divers lugubres ! Buons, mes bons amis, à la santé du comte Yvan, et tout à la joie, comme dit Farbach !

Ce petit speech fut généralement apprécié par les convives de M. d'Arfeuilles.

On porta la santé du jeune Russe, désireux de se transformer en boulevardier parisien, et qui, sombre un instant et le front chargé de nuages, reprit bien vite sa physionomie habituelle en répondant aux toasts portés en son honneur.

Le dîner redevint d'une gaieté folle.

Vers deux heures du matin, quand on passa au salon transformé en salle de jeu, plusieurs des convives

de Guy d'Arfeuilles avaient la langue épaisse, les yeux rapetissés et brillants, et marchaient comme sur le pont d'un navire secoué par le roulis.

La partie de baccarat fut nerveuse, ainsi qu'il arrive toujours entre jeunes gens légèrement surexcités.

Il se fit des différences de cent mille francs.

Le combat ne finit qu'à cinq heures du matin.

Maurice, favorisé par une chance persistante, gagnait une douzaine de mille francs.

Le comte Yvan s'était assis d'abord comme tout le monde à la table de jeu, mais il semblait n'éprouver, ce soir-là, qu'une indifférence profonde à l'endroit de la dame de cœur et de la dame de pique, et bientôt il avait abandonné les cartes.

La partie finit enfin et les convives se séparèrent.

Le vicomte d'Arfeuilles et le comte Yvan qui étaient restés les derniers dans le salon désert descendirent ensemble. Sur le trottoir du boulevard Poissonnière ils se quittèrent. Le temps étant très froid et très sec, M. d'Arfeuilles, qui demeurerait rue de Provence, allait à pied jusque chez lui.

Le comte Yvan montait dans une voiture qui toute la nuit l'avait attendu, et se faisait conduire au Grand-Hôtel où il avait élu domicile en attendant qu'il eût à Paris une installation sérieuse.

En se déshabillant et en se mettant au lit, il pensait au racontar du petit baron Pascal de Landilly et au fait-divers du journal la *France*, qui lui avaient causé une vive émotion, dont nous ne tarderons pas sans doute à connaître la cause.

Il s'endormit en se promettant d'aller au renseignements le jour même au Père-Lachaise, et son sommeil fut agité, peuplé de mauvais rêves et de visions sanglantes.

Maurice, la poche bourrée de billets de banque, avait jugé prudent de regagner en fiacre la rue de Navarin.

Chemin faisant, il se disait :

— Ah ! la police se prétend sur les traces du meurtrier ! Et il y a des gens à qui il suffit de le lire pour le croire... Les niais ! Ces formules administratives, ces phrases clichées, ces malices cousues de fil blanc, ne sont bonnes qu'à duper les jobards... Cherchez, cherchez, mes braves gens ! Vous chassez un gibier plus malin que vous !... Vous ferez buisson creux et reviendrez bredouille !

Maurice était brisé de fatigue.

Deux minutes après avoir posé sa tête sur son oreiller, il dormait d'un lourd sommeil.

XXXIII

La rue Vavin est une voie située sur les confins du faubourg Saint-Germain, non loin du jardin du Luxembourg. Pendant la journée si pleine d'incidents au matin de laquelle les deux crimes avaient été décelés, il se produisait, rue Vavin, des faits d'une nature toute différente, mais d'une importance non moins grande pour la suite de notre récit.

Vers le milieu de la rue en question existait et existe encore un petit hôtel, ou, pour parler d'une façon moins ambitieuse, une petite maison composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Un atelier de dimension moyenne, prenant jour par une large baie cintrée, et une chambre à coucher toute petite, occupant la totalité du premier étage.

L'atelier de la rue Vavin était celui d'un artiste déjà très connu, et destiné selon toute apparence à devenir célèbre, le peintre Gabriel Servet.

De fort belles tapisseries anciennes, les unes des Gobelins et de Beauvais, les autres des Flandres, couvraient les murailles.

Sur ces tapisseries s'accrochaient des tableaux de maîtres, des porcelaines et des faïences précieuses, vieux japon impérial, vieux chine de la famille verte, vieux rouen à la corne, delft doré, majoliques italiennes ; des armes de toutes les époques et de tous les pays, formant des panoplies ; des instruments de musique bizarres, violes et rebecs, guitares et mandolines, etc., etc.